

LE GOÛT DU PAIN DE L'EXIL

L'émigration dans les yeux de trois « rescapés »

Ils étaient partis, ils ont vu, ils sont revenus. Makhoudia, Ibrahima et Pape ont, chacun par leur moyens, tenté l'aventure de «l'exil», à la recherche d'un mieux-être. Ils en sont revenus à des périodes différentes, et chacun a rapporté quelque chose de différent dans sa besace. Et parfois, c'est plutôt de l'amertume et de la frustration.



L'émigration n'est pas toujours vécue de la même manière, et il y a autant de témoignages qu'il y a des Sénégalais ayant tenté l'aventure. Si beaucoup de ceux qui se sont lancés dans les chemins de l'Europe et en sont revenus trouvent l'occasion de s'en vanter, d'autres ne racontent leur aventure que la gorge nouée par une forte émotion, s'ils ne décident pas à se terrer dans un silence qui traduit ce qu'ils considèrent souvent comme un échec personnel.

Ainsi en va-t-il **El Hadj Makhoudia Diop**, pêcheur originaire de Thiaroye, dans la banlieue de Dakar. La quarantaine à peine atteinte, il avait été de ceux qui avaient pris la mer pour une aventure que l'on appelle depuis «Barsa wala Barsakh», que l'on peut traduire par : «Voir Barcelone (Barça) ou mourir». Il raconte comment, un jour de juin 2006, excédé d'écumer la mer sans attraper suffisamment de poisson, n'ayant pour toutes ressources que les 600.000 francs CFA (environ 960 euros) qu'il a pu péniblement économiser de son travail et en vendant quelques bijoux de sa mère, il a payé un passeur qui devait le conduire en Europe dans sa pirogue.

«Pour échapper au contrôle des gendarmes sénégalais et des bateaux européens, nous sommes allés embarquer depuis la Mauritanie. Nous étions 129 personnes dans une grande pirogue. La majorité était composée de Sénégalais, mais il y avait aussi des gens qui venaient de très loin, dont certains des pays d'Afrique centrale manifestement. Il y avait même deux femmes qui voyageaient

El Hadj Makhoudia Diop,
Illustration © Philippe de Kemmeter.

« Nous qui venions par pirogues, nous n'étions pas les bienvenus. »

avec des bébés en bas âge». Après quatre jours de navigation, ils ont accosté à Gran Canaria, raconte-t-il. Et là, la Guardia Civil espagnole les a pris en charge.

« Ils ont commencé par vouloir faire un tri, essayant de savoir de quel pays venaient les uns et les autres. Nous, les Sénégalais, on savait que l'on n'avait pas intérêt à dévoiler notre nationalité, sous peine d'être renvoyés chez nous. Il faut savoir que c'est la période où l'Espagne avait signé des accords avec le Sénégal, pour réguler l'émigration. Ils ne prenaient que des Sénégalais qui venaient avec un visa, travailler pour une période donnée, qui allait de 3 mois à un an, dans les champs ou des ateliers, selon les besoins. Donc, nous qui venions par pirogues, nous n'étions pas les bienvenus. D'ailleurs, le passeur nous avait recommandé, en montant sur la pirogue, de n'emporter sur nous aucune pièce d'identité. »

Néanmoins, avec, selon lui, « la complicité des gens de l'Ambassade du Sénégal en Espagne », la nationalité sénégalaise d'El Hadj Makhoudia Diop finira par être établie et, deux mois après être débarqué des côtes canariennes, il sera embarqué dans un avion militaire espagnol, avec une quinzaine de compagnons d'infortune, pour être refoulé à Saint-Louis du Sénégal, au nord du pays. « À notre arrivée, les autorités qui nous ont accueillis nous ont remis à chacun un billet de 10.000 CFA (15 euros) pour payer le transport jusqu'à nos familles, et ont relevé nos identités, en nous promettant de nous donner la priorité en ce qui concerne les départs pour l'Espagne. Depuis, on n'a plus jamais entendu parler de ces gens. »

Aigri et déçu, El Hadj Makhoudia a repris son métier de pêcheur. Il s'est marié, et a eu deux jumeaux. Et il vit toujours dans la maison familiale, avec sa vieille mère. Et pour montrer sa détresse, il explique que ses enfants nés depuis 5 ans maintenant, n'ont pas reçu de baptême musulman, ce qui, pour un Sénégalais, est la suprême humiliation. Il conclut: « Si j'ai la possibilité de retourner, je n'hésiterai pas. Mais à condition de ne pas reprendre le même chemin que la dernière fois. »

6000 euros pour un visa Schengen

Ce qui est aussi la conviction de Ibrahima Kassé Sow. Après avoir décroché son baccalauréat, il n'a pas voulu aller à l'université, préférant se lancer dans la vie active, « pour

aider ses parents ». Il a été tour à tour, vendeur à la sauvette dans les rues de Dakar, agent commercial dans une compagnie d'assurance, et même taximan. C'est en exerçant de métier qu'il a pu économiser assez d'argent pour se payer son billet d'avion. « Je connaissais quelqu'un capable de me sortir un visa Schengen moyennant 4 millions de francs CFA (environ 6000 euros). Ma mère s'est saignée aux quatre veines pour m'aider à rassembler la somme, mais Dieu merci, j'ai eu le sésame. J'ai voyagé dans la délégation d'un célèbre musicien sénégalais, me faisant passer pour l'un de ses animateurs. La troupe faisait une tournée européenne, mais moi je les ai quittés à l'étape de Milan, en Italie, parce que j'y avais des contacts. » C'était en 2008. Il explique avoir été pris en charge par la communauté des croyants mourides de Milan, une confrérie musulmane sénégalaise établie à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e par Cheikh Ahmadou Bamba, dont la ville sainte est Touba, au centre du Sénégal et dont les membres sont très bien organisés et solidaires. « Ils m'ont encadré, et j'ai pu trouver un petit boulot grâce à eux. Ils m'ont également introduit auprès d'une personne qui pouvait me fabriquer des faux titres de séjour, pour que la police ne me harcèle pas et que j'évite l'expulsion. » Mais Kassé reconnaît que sa chance a plutôt été de rencontrer celle qui est par la suite devenue son épouse. « Elle avait des papiers en règle, et m'a permis de sortir de la clandestinité et de m'organiser. Grâce à elle, j'ai pu trouver un bon travail, mieux payé. » Il a travaillé pendant deux ans dans une usine de montage de véhicules, puis, en compagnie de son épouse, il est allé s'établir à Barcelone, où il s'est spécialisé dans l'exportation de véhicules et de motos d'occasion vers Dakar.

« Au départ, je m'y suis lancé pour dépanner des amis qui voulaient rapatrier des véhicules. Comme j'ai des connaissances qui travaillent au Port de Dakar, on s'arrangeait pour que cela se fasse avec diligence. Et puis, je me suis rendu compte que cela pouvait être rentable, et j'ai décidé de le faire à fond. Maintenant, j'envoie en moyenne un container de motos par mois à Dakar ». Le container ne contient pas que des motos, mais également tout le matériel usagé et de seconde main que les Occidentaux ont du mal à recycler est ainsi expédié en Afrique, et Kassé Sow indique que son commerce a ainsi fructifié. « Trois ans après mon arrivée à Barcelone, après mon mariage, j'ai pu obtenir un permis

de séjour en Espagne, et je peux dorénavant entrer et sortir d'Europe sans souci. Je passe quasi la moitié de l'année au Sénégal, où j'ai ouvert une boutique qui écoule les produits que j'envoie. Je suis en train de construire un immeuble que je compte mettre en location.» Pour lui, le rêve de Barça est une réalité dont il ne se fatigue pas de chanter les louanges. Même s'il dit ne pas encourager d'autres à suivre le chemin qu'il a parcouru : «J'ai beaucoup souffert au début, et je sais que j'ai eu aussi beaucoup de chance. Beaucoup de compatriotes que j'ai rencontrés vivaient une que l'Europe se ferme. Sérieusement, je ne peux encourager personne à tenter de partir pour l'Europe s'il n'a pas tous ses papiers en règle.»

Pape Niang et l'erreur de sa vie

Mais comment faire pour avoir des papiers en règle? Cette question, Pape Niang ne se l'est jamais posée, malgré les nombreuses années passées à l'émigration. Maçon de son état, celui qui se présente aujourd'hui comme le président de «l'Association des jeunes rapatriés de Thiaroye», est un peu comme Makhoudia Diop, son voisin de quartier et néanmoins cadet. Naing a en effet, parcouru les chemins de l'aventure bien longtemps avant son compère. «J'ai été en France, où je travaillais sur des chantiers de construction. J'ai appris le métier de maçon sur le tas. En France dans les années 90, les gens n'étaient pas toujours regardants en ce qui concerne les titres de séjour. Le travail était dur, mais la paie n'était pas trop minable. On parvenait à s'en sortir en ne dépensant pas beaucoup.»

En vivant dans des foyers surpeuplés, dans une très grande promiscuité, il est évidemment possible de faire des économies pour aider la famille restée au pays, mais un jeune homme dans la trentaine a besoin d'autre chose. «Ayant appris que l'on embauchait plus facilement en Espagne, j'ai quitté la France où la situation n'était plus aussi bonne, et me suis dirigé plus au Sud, à Madrid.» Et pendant une bonne période, effectivement, l'Espagne payait mieux, et les conditions de séjour étaient plus favorables. Mais après quelque temps, le pays a connu la récession, et les chantiers ont commencé à licencier. Et la situation a commencé à se dégrader. «J'ai essayé de me retaper en Italie, mais cela n'a pas servi à grand-chose, la situation économique de ce pays était aussi morose qu'en Espagne. Et c'est là que j'ai commis l'erreur de ma vie.» Pape Niang estime aujourd'hui que, quelle que soit la difficulté qu'il connaissait, il n'aurait jamais dû prendre la décision de revenir au pays.

Il assure que la misère qu'il a connue en Europe était «mille fois plus supportable que la situation au pays.». Il ajoute : «Je n'ai aucune perspective dans ce pays. À cinquante ans passés, je vis toujours dans la maison familiale, dans une seule pièce avec ma femme et mes deux enfants en bas âge. Il m'arrive de me lever certains jours sans savoir si on va manger, car nous n'avons rien en poche.»

Mais sa plus grande colère est surtout orientée vers les autorités politiques dont il dit qu'elles ne font rien pour soutenir et encadrer la jeunesse de ce pays, pour éviter les drames



Pape Niang

Illustration © Philippe de Kemmeter.

de l'émigration. *«Un jour, un haut fonctionnaire de ce pays est venu à Thiaroye dans l'optique de sensibiliser les gens aux dangers liés à l'émigration. Ce type a eu une attitude des plus déplorables, qui a failli lui coûter cher. Il a eu le culot de dire aux parents et aux proches de ceux qui sont partis en aventure et qui depuis longtemps n'ont pas donné de leurs nouvelles, que pour lui, ces personnes avaient commis une tentative de suicide! Il faut être absolument idiot ou inconscient pour faire de pareilles déclarations totalement insensées. Quelle mère de famille pourrait vendre ses bijoux, quel père irait jusqu'à hypothéquer la maison familiale, en se disant que son fils auquel il allait remettre la somme de tant de sacrifices, n'allait plus revenir, ou disparaître en mer ou dans le désert?»*

Mais Pape Niang finira par ajouter aussitôt après, que l'attitude de ce fonctionnaire ne faisait que refléter la manière méprisante dont les pouvoirs publics abordaient la question des émigrés dans ce pays. Il va exhiber une lettre, qui est la copie d'une correspondance envoyée par son association à l'actuel président de la République, pour demander une audience, pour le sensibiliser sur le sort des personnes rapatriées d'Europe. *«La dernière lettre déposée en main propre au service du courrier de la Présidence, date de trois mois. Je n'ai toujours pas reçu de réponse. Comme pour toutes celles qui l'ont précédé. Ces gens n'ont pas de temps pour nous»*, déplore-t-il. ♦

Propos recueillis par Mohamed Gueye